

Qu'elle s'engage sur des terrains publics ou intimes, la photographie travaille à rendre visibles les objets, les lieux et les motifs de diverses investigations, nous amenant sur des scènes où nous sommes des spectateurs privilégiés. S'introduisant dans des lieux où s'exerce le pouvoir, Emmanuelle Léonard interroge la représentation du réel à l'intérieur même de ces espaces. En parallèle, *Investigations* explore différentes pratiques de l'enquête comme processus de création, avec des œuvres et des livres photographiques sélectionnés par Charles-Frédéric Ouellet.

***Pinel – Nicolet – SQ***

## EMMANUELLE LÉONARD

L'institut psychiatrique à haute sécurité, l'école de police, le laboratoire de médecine légale : autant de lieux où le pouvoir est à l'œuvre dans l'exercice de la détention, de la formation ou de l'enquête. Pénétrant dans ces lieux difficiles d'accès, Emmanuelle Léonard cherche à identifier des signes qui révèlent l'ambiguïté de leur fonction, alors que sont appelés à y être observés autant le gardien, le policier ou le soigneur que le criminel et le patient. Avec une apparence d'objectivité qui se reflète dans la froideur des lieux, ses photographies présentent des scènes qui ont été construites en vue de faire se jouer des cas de simulation, d'étude ou d'enquête. Néanmoins dénués d'action ou de présence, ce sont les espaces eux-mêmes qui mettent en évidence la rencontre du réel et du fictif, par des indices d'une forme de surveillance qui apparaissent parmi les simulacres.

***Investigations***

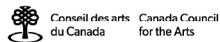
**Installations photographiques de Donald Weber et de Louis Perreault  
Avec les livres de Donald Weber, Michel Huneault, Virginie Rebetez, Ed Templeton, Doug Rickard, Don Hudson, Huger Foote, Louis Perreault, Bertien van Manen, JH Engström, Josée Schryer, Robert Frank  
Exposition réfléchie  
par Charles-Frédéric Ouellet**

*Investigations* approche le livre photographique comme médium de diffusion pour l'enquête judiciaire, l'exploration du paysage social et physique ou la quête personnelle. Réfléchissant à l'investigation comme processus créatif, l'exposition présente une douzaine de propositions sous forme de photographies, maquettes et livres consultables. Alors qu'ils entreprennent de rendre de façon visuelle des recherches qui tendent parfois vers un idéal d'objectivité et d'autres fois vers une perception subjective, les différents artistes dont les œuvres sont présentées adoptent des postures tant documentaires, anthropologiques que diaristiques – la photographie servant tantôt de pièce à conviction, tantôt de représentation d'une identité territoriale, ou de forme de réinterprétation du réel. L'ensemble des propositions se retrouve à l'intérieur d'un certain imaginaire du territoire nord-américain, marqué par de nombreuses histoires sociales, politiques et personnelles, vers lesquelles le livre photographique invite à voyager.



WWW.VUPHOTO.ORG

PRATIQUES PHOTOGRAPHIQUES  
BLOG.VUPHOTO.ORG



**13 JANVIER – 13 FÉVRIER 2017**

## La photographie et l’invisible

MAXIME COULOMBE

La photographie décrit moins qu'elle *révèle*. Capable d'arrêter le temps, d'en fixer la trace, elle prolonge le pouvoir de l'œil humain : voilà bien pourquoi depuis plus d'un siècle, on la croit *hypersensible*, et pourquoi on lui prête le pouvoir de faire apparaître quelque élément, quelque réalité imperceptible.

L'histoire de la photographie, on le sait, est toute tissée de cette volonté de capter ce qui échappe à l'œil. Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, déjà, la technique photographique nous aura permis de détailler le mouvement, de l'immobiliser, d'en comprendre les infimes étapes ; on aura pu comprendre le galop du cheval comme dans les photographies de Muybridge, les circonvolutions des fluides dans les images de Marey. Elle nous aura permis, de même, de saisir les corps et les objets, de les étudier, de les classer comme dans les projets anthropométriques d'identité judiciaire de Bertillon, ou dans les troublantes photographies d'hystériques de Charcot. Ces découvertes nous auront aussi donné l'occasion de rêver, de nous perdre dans des fabulations aussi belles que fantaisistes : et si l'image photographique se montrait capable, en raison de son pouvoir de révélation même, de saisir un monde invisible, doublant le nôtre, un monde d'esprits, de forces ?

On sourit désormais de cette idée de *monde invisible* – et pour cause : nous ne sommes plus à l'ère des médiums et des tables tournantes, peu d'entre nous croient encore aux fantômes, aux ondes, aux esprits. Le temps de la photographie spirite, avec ses auras et ses ombres, semble bel et bien révolu.

Et pourtant, ce monde invisible existe. Il est bien là au milieu du visible, au milieu de nous. Il tient à tout ce qui opère en dessous du visible et ordonne : nos désirs, nos croyances, nos peurs, nos rêves, toutes ces structures qui anticipent et déterminent ce que nous pensons, ce que nous faisons, ce que nous souhaitons, toutes ces structures tiennent, si l'on y pense bien, de l'invisible.

À saisir tout sans distinction, à donner à voir bien plus que ce que l'artiste croyait capter, la photographie semble dotée du pouvoir non pas de *montrer* cet invisible, mais de l'*indiquer*, d'en souligner le passage, les traces, les effets. À arrêter le regard, la photographie nous force à détailler ces visages, ces espaces ; elle nous force à y chercher ce qui, sans apparaître sur l'image, lui donne sa densité. En cela, la photographie se fait le moyen d'une enquête. D'une investigation, diraient certains.

\*

L'une de ces forces invisibles est évidemment le *pouvoir*, ces rapports de force qui déterminent ce que nous pouvons faire et dire, qui régissent nos comportements et nos gestes ; ceux que nous apprenons dans nos rapports interpersonnels, ceux aussi que l'on nous impose. L'exposition d'Emmanuelle Léonard nous plonge dans des environnements où le pouvoir s'exerce et se transmet. Ces traces sombres sur le mur de cette chambre de Pinel, ce miroir au coin de cette pièce d'entraînement de l'École nationale de police du Québec mal décorée, cette salle d'entretiens glaciale, nous indiquent bien que nous ne sommes plus dans une simple chambre ou dans un banal salon, mais face à la scène d'un théâtre, d'un dispositif où pourra se répéter, se pratiquer, s'enseigner l'exercice d'une autorité, d'un pouvoir.

Ce pouvoir s'apprend comme il se distribue par le biais du corps : celui que l'on entraîne, celui qu'on dissèque, que l'on sonde pour mieux le comprendre. La photographie de Léonard, descriptive, laisse ces espaces dépeuplés à leur silence : au bout d'un certain temps – celui du regard – c'est l'imagination du spectateur qui donne une voix à ces traces, imaginant les scènes qui s'y sont jouées, les gestes qui furent posés, ceux qui y furent appris, puis reproduits.

\*

Le livre photo permet d'élaborer des projets photographiques profitant de la spécificité du médium livresque, des projets travaillant, justement, sur ce qui ne saurait se réduire au visible. À la reproductibilité technique qu'offre le médium du livre, le livre photo permet, de même, de bâtir un univers ayant sa propre cohérence, un monde où la succession des images prolonge et parfois redouble leur portée singulière. En cela, et comme par définition, il rend compte d'un processus d'investigation que l'artiste nous offre comme un dossier à regarder, à lire, à feuilleter, à fréquenter, jusqu'à voir affleurer, lentement, ce qui donne son poids au visible.

Dans les images, entre les images de l'exposition *Investigations*, quelque chose se manifeste, quelque chose que l'image photographique fait surgir, révèle : la violence de certains rapports humains, violence *qui s'indique* dans des regards, des postures ; la poésie de ces lieux que l'éblouissement de notre propre époque nous empêche de voir ; l'intimité, celle qui n'est pas faite pour être vue, ni dite, mais qui se découvre dans des expressions, des moments que la photographie trahit.

\*

La photographie révèle, disions-nous d'emblée. Dans notre ère de la vitesse et de l'urgence, celle aussi de la visibilité médiatique, elle nous prie de nous arrêter. À faire pause, au creux de ce silence, nous pourrions entendre son murmure : « Il est un autre monde. Regarde bien… »

Née en 1971 à Montréal où elle vit, **Emmanuelle Léonard** détient un baccalauréat de l'Université Concordia et une maîtrise de l'Université du Québec à Montréal. Son travail a été présenté dans de nombreuses expositions, notamment au Musée d'art contemporain de Montréal, à la Kunsthaus Dresden et au Neuer Berliner Kunstverein (Allemagne), à la Art Gallery of Ontario et à Mercer Union (Toronto), au Mois de la Photo à Montréal et à Optica (Montréal), à L'Œil de Poisson (Québec) et à Expression (St-Hyacinthe). L'artiste participe à la Triennale québécoise de 2011, à la Biennale de Montréal de 2014 et à l'exposition *À Montréal, quand l'image rôde* au Fresnoy (France), en 2013. Elle a effectué des résidences d'artistes à la Villa Arson (France), à la Fondation Christoph Mérian (Suisse) et à la Fondation finlandaise de résidences d'artistes (Finlande). Récipiendaire du Prix Pierre-Ayot en 2005, elle a été nommée pour Grange Prize en 2012, et finaliste du premier Prix en art actuel du Musée national des beaux-arts du Québec en 2013 et du Prix Louis-Comtois en 2014. Elle est sélectionnée pour le Programme d'arts des Forces canadiennes pour une résidence en 2017.

L'artiste tient à remercier l'École nationale de police du Québec de Nicolet, le Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale du Québec et l'Institut Philippe-Pinel de Montréal pour leur précieuse collaboration.

**Maxime Coulombe** est sociologue et historien de l'art. Il est professeur titulaire en histoire et théories des arts actuels à l'Université Laval.